

La Couleur de l'Art

Episode 2 : Balance ton école d'art ? De l'objet d'étude à l'étudiant.e

Invité.e.s : Kageri et Nocturne

[Mélissa Andrianasolo, sur fond sonore]

Nous sommes en 2021, et depuis l'avènement du mouvement MeToo sur les violences sexistes et sexuelles, les hashtags de témoignages se multiplient, incluant souvent des dénonciations de racisme : #paie ton racisme (Paie Ton Racisme), #balancetonraciste (Balance Ton Raciste).

Même Instagram s'y est mis avec le #blackouttuesday (Black Out Tuesday) en réaction au mouvement étasunien Black Lives Matter.

Pourtant, dans le monde de l'art, la parole semble encore bien verrouillée. Deux hashtags et comptes de témoignages ont récemment vu le jour : #balancetonecoledart (Balance Ton Ecole d'Art), et #balancetonanim (Balance Ton Anim).

Avant ça, quelques affaires avaient bien vu le jour : en 2018 des salariés d'une boîte de nettoyage engagée par l'école des Beaux Arts de Paris dénoncent le harcèlement raciste de l'un de leur supérieur hiérarchique. Des étudiants et étudiantes s'étaient organisés pour les soutenir.

Dans le même temps des étudiantes dénonçaient les cas d'agressions sexuelles au sein de l'école. S'en était suivie la démission du directeur de l'époque, qui rapportait avoir été victime d'une féroce cabale féministe dans les tribunes du Figaro.

La même année, l'école privée Emile Cohl s'était aussi retrouvée dans la tourmente.

Tenant d'ouvrir une antenne aux États-Unis, elle avait été accusée de blackwashing. En effet, dans l'une des photographies promouvant ce nouveau programme, des élèves blancs avaient été noircis pour donner une impression de diversité. L'école réfute avoir été à l'initiative, et accuse son prestataire. Elle enterre l'affaire.

Le racisme dans le milieu de l'art, je peux vous en parler. J'en ai moi-même fait les frais. J'ai été étudiante dans une école d'art privée pendant deux ans. Et, le racisme ce n'était pas qu'à l'école. Je me souviens encore d'une anecdote vécue avec mon camarade désormais bien connu.e pour ses superbes courts-métrages et son militantisme à propos de la non-binarité, Kelsi Phung. Je précise que Kelsi n'est pas noir.e mais d'origine

vietnamienne, et que je suis personnellement noire lightskin.

Plantons le décor. C'est notre premier festival d'Angoulême, nous étions trois, avec une amie blanche. C'était en plein hiver. On se pose pour manger notre sandwich sur un très grand escalier de la galerie marchande, et là, débarque un gars de la sécurité, encore et toujours eux.

[Agent de sécurité]

Mais qu'est-ce que vous foutez-là ? Ah mais vous pouvez pas vous asseoir comme ça sur les marches hein, vous gênez tout le monde.

[Mélissa Andrianasolo]

On se regarde, on ne gêne personne. On se retourne, il y a une dame blanche et ses deux enfants qui sont assis et font exactement la même chose que nous.

[Agent de sécurité]

Nan mais elle c'est pas pareil, elle a des enfants !

[Mélissa Andrianasolo]

Euh bon, ok. On se déplace. On va s'asseoir sur les sièges. Kelsi se met en tailleur, et dix minutes après, le même individu.

[Agent de sécurité]

Non mais ça va pas du tout là ! Vous vous asseyez comme ça chez vous ?!

[Mélissa Andrianasolo]

Il donne alors littéralement un coup de pied dans la porte de secours, et nous met dehors en hurlant.

[Agent de sécurité]

Allez, dégagez ! Et que je vous revois plus !

[Mélissa Andrianasolo]

On a fini notre sandwich en se caillant dehors. Alors je vous avoue sur le coup on n'a rien compris. Plus tard, en retrouvant des camarades, on leur a demandé où est-ce qu'ils

avaient mangé. « Dans la galerie marchande », répondent-ils. « Mais, vous avez croisé l'agent de sécu ? », « Euh ouais », « Mais il vous a rien dit ? ». Non. Il ne leur avait rien dit. D'ailleurs, nos camarades ne voyaient pas bien où on voulait en venir.

Et ça c'est qu'un exemple parmi tant d'autres. A l'école on était minoritaire. On entendait des rumeurs, avérées par la suite, sur des profs qui prenaient des étudiants noirs comme modèles, en expliquant comment dessiner un « profil négroïde ».

[Extrait sonore du film Le Chat du Rabbin, de Joann Sfar]

[un homme]

Moi aussi je suis peintre. Vous devriez la faire poser nue, ces créatures sont de vraies déesses. En attendant je vais vous confier une méthode fiable pour dessiner les noirs. Vous voyez, ce qui fait la spécificité du nègre, c'est la courbure de l'angle facial. Vous comprenez ?

[un autre homme répond, dans une langue qui n'est pas le français]

[le premier homme]

Vous êtes étranger ? C'est pas grave, tenez, c'est la base du travail. Vous comprenez ça ne sert à rien de dessiner d'après nature si vous n'avez pas des rudiments de théorie anatomique !

[Mélissa Andrianasolo]

Parce que les personnes noires en Europe ont longtemps été plutôt l'objet d'étude que l'étudiant. Alors, comment on passe de l'un à l'autre ?

J'aurais pu faire un épisode où l'on entend une multiplication de témoignages tous les plus violents les uns que les autres. Et je sais qu'ils sont légion. Mais avec mon invité Kageri, on s'est fait cette réflexion :

[Kageri]

Mais j'ai pas envie tu sais, qu'on se concentre ou qu'on ait l'impression par exemple que, genre : je dors pas la nuit, ça m'a marqué, que ma vie elle est liée du coup à l'école, ou quoi que ce soit, non pas du tout. Ça a été malheureusement, ce que j'ai traversé dans mon cursus scolaire est incroyablement banal et je pense que n'importe quelle personne racisée dira les mêmes choses ou aura les mêmes pensées que moi : c'est à dire que l'on a malheureusement tous fait face à ces micro-agressions constantes qui te limitent, et en fait qui t'empêchent d'exploiter complètement ton potentiel. Et je n'ai pas envie d'être limité

à ça, parce que c'est à ce moment-là que tu te soumetts un peu à leur narration entre guillemets. J'ai vraiment envie de dépasser ça et je trouve qu'on a les possibilités et les moyens de dépasser ça.

[Mélissa Andrianasolo]

Du coup, à la place j'ai préféré prendre le temps d'une discussion plus longue et posée avec deux personnes : Nocturne, une femme noire mangaka qui habite au Japon, et qui est passée dans une école publique de design. Et Kageri, un homme noir qui est passé par une école d'art privée.

Ensemble, on a décortiqué nos expériences. Ce qui était évident, comme les agressions frontales, mais aussi ce qui ne l'était pas : la survisibilité d'être un homme noir au milieu d'une école à majorité blanche, le fait de voir que parmi la promotion, toutes les personnes qui ont abandonné sont majoritairement non blanches, le fait de se demander « est-ce que je suis jugé.e sur mon art ou sur des préjugés ? », « si je représente des personnages noirs, comment est-ce que mes professeurs vont le prendre ? », « et au fait, est-ce que j'ai des exemples d'artistes noirs desquels m'inspirer ? ».

[générique de début]

[musique]

[Mélissa Andrianasolo] La Couleur de l'Art, le podcast qui traite de la question de la race dans l'art.

[Nicolas Sarkozy] Le drame de l'Afrique, c'est que l'homme africain n'est pas assez entré dans l'histoire.

[Casey] Faut être là pour montrer qu'il y a pas que des nègres enchaînés sur des scènes, il y a aussi des gens qui parlent tu vois !

[Aimé Césaire] On ne peut séparer le problème du sort de l'art africain du problème du sort de l'homme africain !

[Mélissa Andrianasolo] Et pour vous, quelle est la couleur de l'art ?

[fin du générique]

[Mélissa Andrianasolo]

Mais avant toute chose, je vais laisser mes deux invités se présenter comme il et elle l'entendent.

[Kageri]

Moi c'est Kageri, artiste, background artist et concept artist. Je suis sorti de l'école l'année dernière en première année de Master d'animation. Et j'avais fait la prépa de l'Atelier de Sèvres avant. En ce moment je bosse sur plusieurs projets, je travaille sur la réalisation de courts métrages pour le musée national d'art de Kinshasa, en République démocratique du Congo. Et je bosse également avec The Dartmouth College aux États-Unis, une des universités de la Ivy League sur un court-métrage qui a pour sujet l'afrofuturisme, et également des technologies, des nouvelles technologies et comment est-ce qu'elles peuvent continuer d'appliquer du racisme.

[Nocturne]

Donc je m'appelle Nocturne. Je suis noire [rires], techniquement métisse mais je n'aime pas ce mot pour des raisons que j'expliquerai si ça t'intéresse. Et j'ai vingt-sept ans et je vis au Japon depuis 2017. Je dessine des mangas et écris un peu aussi mais ça c'est plus un hobby. Je dessine surtout des mangas et écris les propres scénarios de mes mangas depuis longtemps [rires]. Mais je veux en faire mon métier depuis que j'ai onze ans. Je suis aussi queer, et ça influe pas mal sur mon travail, donc c'est pour ça que j'en parle. Et voilà !

[Mélissa Andrianasolo]

Alors Nocturne s'est elle-même définie comme une personne noire sans que je lui demande. Elle a introduit tout de suite le fait qu'elle n'appréciait pas le terme métisse. Je lui ai demandé de développer.

[Nocturne]

En fait, une des raisons pour lesquelles j'ai quelques problèmes avec le mot métisse, c'est que c'est souvent pensé comme cette catégorie un peu ni noir ni blanc. Moi j'utilise un peu, pour moi c'est un peu être la noire de Schrödinger [rires], parce que quand je suis au milieu de personnes blanches je suis noire, et quand je suis au milieu de personnes noires je ne suis plus noire, mais je ne suis pas blanche non plus tu vois ! [rires]

Et cette catégorie de métisse en fait a souvent plus été utilisée contre moi pour me séparer des autres personnes noires, et pour un peu me gaslight sur le racisme que je vivais, plutôt que comme vraiment un marqueur identitaire dans lequel, qui m'attire et que j'ai envie de, dont j'ai envie de me, que j'ai envie de revendiquer en fait.

Du coup c'est vrai que j'ai tendance à dire que je suis noire lightskin, parce que ça par contre c'est vrai toutes les questions de colorisme etc., ça c'est très important et ça me

semble important d'en parler. Je suis lightskin et j'ai des privilèges en tant que telle, mais c'est vrai qu'en France y a un peu cette espèce de gloubiboulga autour de lightskin, métisse, alors que toutes les personnes métisses ne sont pas lightskin, toutes les personnes lightskin ne sont pas métisses [rires] tu vois ! Donc c'est pour ça que j'aurais plutôt tendance à dire que je suis noire lightskin parce que je, quand je revendique mon identité, je revendique aussi ce que je vis avec cette identité, et mon vécu est plus proche d'une personne noire. Je ne suis pas, blanche et noire. Quand quelqu'un me voit la première chose qu'il se dit c'est « ah cette meuf est noire ! » [rires]. Donc c'est pour ça que je ne suis pas très fan du terme métisse.

[Mélissa Andrianasolo]

D'épisode précédent je posais la même question à Adeline Rapon, qui, si vous vous souvenez m'a fait une réponse totalement différente. Je vous laisse aller le réécouter si vous voulez comparer leurs avis.

Kageri de son côté se définit comme noir et afro-descendant.

[Kageri]

Est-ce que je me considère comme une personne noire ? Oui, à 100 %. Mais pas africain, vraiment afro-descendant, parce que je suis né, j'ai grandi en France, de deux parents immigrés du coup et je ne me suis jamais vraiment posé la question de est-ce que je suis ou est-ce que je ne suis pas, je suis complètement. Si j'ai la culture, oui j'ai reçu la culture congolaise, africaine, j'étais quand même pas mal baigné dans la culture française et je me considère comme afro-descendant plus que africain-africain parce que je n'ai pas eu la même expérience tout simplement que les personnes qui vivent dans les pays d'Afrique. J'ai vraiment vécu, je suis un petit européen quoi [rires] voilà, mais complètement une personne noire.

[Mélissa Andrianasolo]

Je leur ai ensuite demandé à tous les deux de nous en dire un peu plus sur leur parcours artistique. Pour éviter les procès en diffamation, parce que moi ni mes invités n'avons le temps ni l'argent pour contrer la justice des puissants, nous avons anonymisé les noms des écoles sur lesquelles iels témoignent négativement.

Le but de cet épisode n'est pas d'incriminer une école en particulier, mais bien de souligner le caractère systémique du racisme au sein de l'enseignement artistique en France.

Nocturne et Kageri ont eu des parcours très différents. Nocturne a été animée par la passion du dessin dès son plus jeune âge. A onze ans, elle avait décidé d'être mangaka. Elle s'est donc orientée le plus vite possible vers les études d'art, non sans détours. Après être passée par des études de langue pour apprendre le japonais sur les conseils de sa mère, elle a fait une mise à niveau en art appliqués dans une prestigieuse école d'art publique française, où elle a malheureusement subi un burn out. Puis elle a emménagé au Japon. Face au prix élevé de l'enseignement au Japon, elle a trouvé un job de professeur d'anglais tout en continuant de travailler sur son manga.

Kageri lui, s'est tourné vers ce métier un peu plus tard. Autour de ses vingt ans il a rejoint l'Atelier de Sèvres à Paris avant d'intégrer une école privée de dessin. Il s'est ensuite vite insérer dans la vie professionnelle.

Je pense que cette différence d'âge dans le début de leur évolution au sein du monde artistique a pu avoir un impact sur leur parcours respectif, et notamment sur la façon dont il et elle qualifient leurs expériences du racisme au sein de ces espaces. On en parlera un peu plus tard.

Comme je l'ai dit en introduction, j'ai choisi sciemment d'avoir une discussion approfondie sur deux parcours de vie de deux personnes au profil différent. Vous n'allez donc pas entendre une collection d'anecdotes racistes les unes à la suite des autres. Pour le dominant porn, allez voir ailleurs.

En revanche, si vous êtes vous-mêmes une personne noire, ces expériences peuvent faire écho à votre vécu et, bien que contextualisées dans la vie de chacun et chacune de mes invités, elles peuvent être violentes à entendre. Je vous conseille donc d'être dans de bonnes dispositions pour écouter la suite.

Pour attaquer dans le vif du sujet, je leur ai demandé justement à tous les deux de nous parler de leur expérience du racisme dans ces écoles.

[Kageri]

Je réfléchis, oui, et je ne suis pas, enfin mes réactions à ce moment-là si je pouvais retourner dans le passé, je pense que je me foudrais une petite giflette [rires]. Parce que, comme je l'ai dit, j'ai vraiment, enfin tout mon parcours scolaire même avant le parcours artistique a été dans des écoles, enfin mes parents ils se sont vraiment donnés, fatigués pour me mettre dans des écoles privées donc du coup majoritairement blanches.

Donc en fait, les micro-agressions je m'en rends maintenant avec le recul que j'en avais juste pris l'habitude parce que j'ai toujours été dans un milieu, dans un collège majoritairement blanc, dans un lycée majoritairement blanc, j'arrive en prépa à l'Atelier de Sèvres, je suis le seul noir, j'arrive à l'école, on est deux sur quatre cents élèves, quand je dis deux, c'est pas seulement mon niveau, c'était vraiment dans toute l'école !

Donc il y a toujours eu cet effet minoritaire, auquel je suis habitué, au final ça fait qu'on devient un peu insensible aux micro-agressions. A l'Atelier de Sèvres honnêtement non. Alors chacun a son expérience donc je veux absolument pas dire « cette école c'est comme ça, cette école elle est comme ça », mais honnêtement moi à l'Atelier de Sèvres j'ai eu une bonne expérience en termes d'éducation, j'ai eu des bons profs en particulier ma prof d'histoire de l'art à l'Atelier de Sèvres qui me donnait des bons tips, et qui a été un peu la première à me dire « n'hésite pas à te tourner vers la culture avec laquelle tu as grandi en fait parce que c'est ça qui va nourrir ton art », donc alors que j'avais quasiment aucune notion en dessin quand j'ai commencé la prépa. Je suis arrivé là à 21 ans, je sais plus quel âge j'avais, 21 ans, 22 ans, un truc comme ça, avec mon crayon et ma feuille, j'avais jamais touché une tablette graphique de ma vie. Et donc du coup l'Atelier de Sèvres ça allait, après à l'école c'est à ce moment-là que j'ai vraiment eu cette sensation du... Quand t'es une personne racisée on a forcément entendu ses parents te dire une fois « il va falloir que tu bosses plus que les autres ». Moi qui vient d'un milieu quand même où je n'ai pas eu à... on n'a pas eu de problèmes financiers ou quoi que ce soit, on avait une maison, on n'était vraiment pas à plaindre du coup forcément ce genre de leçons elles peuvent un peu sonner creux quand t'es gamin, tu dis oui enfin non quoi. Et c'est là que ces mots ont vraiment pris sens pour moi, c'est là que je me suis dit ah ouais, ah oui non en effet il y a une différence, sans parler d'agressions racistes directement, il y a quand même une différence de traitement, en fonction de est-ce que tu es une personne racisée ou pas.

[Mélissa Andrianasolo]

A propos des avertissements que font les parents noirs à leurs enfants, c'est quelque chose d'assez intéressant. Kageri m'a dit venir d'un milieu plutôt aisé. Il a payé un atelier et une école d'art privée à un prix assez élevé. Pour Nocturne en revanche, sa classe sociale a énormément joué dans son parcours.

Tous les deux n'ont pas entamé leurs études d'art au même âge, et malgré toutes ces différences, l'un et l'autre ont été mis en garde par leur parents sur ce qui les attendait.



[Nocturne]

Ma mère aussi a toujours beaucoup eu confiance en moi mais il y a un moment [rires] et c'était à la fin du lycée justement quand, quand s'est posée la question dans quelle école j'allais aller une fois le lycée terminé. Moi je voulais faire une mise à niveau en arts appliqués, pour me lancer directement dans la voie artistique. Et ma mère voulait que je commence par étudier le japonais parce que dans sa tête, si je parlais le japonais quoi qu'il arrive en terme d'art, même si je n'arrivais à rien, même si je ne trouvais pas de travail, j'aurais toujours le japonais sur lequel je pourrais retomber si tu veux.

Donc elle pensait vraiment en terme matériel et elle a raison d'ailleurs [rires] mais ça a été un gros clash qui a duré un an d'engueulades constantes [rires] entre moi qui voulait vraiment poursuivre la voie artistique parce que la MANAA ((mise à niveau en arts appliqués), le truc c'est qu'une fois le lycée terminé, je sais pas si c'est toujours d'actualité ce que je dis hein, une fois le lycée terminé, t'avais que deux ans pour pouvoir la faire, après quoi c'était foutu. Et si tu n'avais pas fait la MANAA, tu pouvais pas rentrer dans la plupart des écoles d'art appliqués publiques de France.

A moins bien sûr que tu aies fait un lycée spécialisé, mais ce n'était pas mon cas. Donc j'étais vraiment pressée [rires] parce qu'on m'avait dit que c'était ça qu'il fallait faire pour atteindre mon objectif et que j'avais une fenêtre de temps plutôt courte à l'échelle des études supérieures [rires] donc quand ma mère me disait « non non il faut d'abord que tu étudies le japonais et tu pourras te concentrer sur l'art ensuite » ce n'est pas passé du tout [rires]. Mais une fois que ça, ça c'est un peu calmé, ma mère a recommencé à me soutenir comme avant et ça a été un de mes, ma mère c'est un peu mon... ma mère qui est noire, je précise, c'est un peu mon agent dès que je sors quelque chose, c'est la première à parler de ce que j'ai fait, à montrer à tout le monde, etc. Mais ouais il y a eu ce moment de clash, de peur de sa part, que je finisse à la rue, sans avoir rien à manger, ce qui est une peur je pense compréhensible pour un parent.

[Mélissa Andrianasolo]

Il peut paraître plutôt normal pour tout parent de s'inquiéter et de prendre des précautions sur l'avenir de son enfant, d'autant plus quand il emprunte une voie artistique. Mais cette extrême précaution est tout de même assez caractéristique pour les parents racisés. A ce propos je vous conseille d'écouter le podcast « Les enfants du bruit et de l'odeur ».

Plus précisément, sur l'expérience globale de racisme qu'il et elle retiennent, Kageri m'a donné quelques exemples concrets de racisme frontal.

Si vous ne souhaitez pas entendre ce témoignage d'expérience, avancez d'environ six

minutes [ndlr : pour les personnes lisant la retranscription, vous pouvez sauter les paragraphes suivants jusqu'à la prochaine intervention de Mélissa].

[Kagéri]

Dans des exemples concrets je peux parler de la fois où je suis, j'habitais juste à côté de l'ancienne école et puis je voulais juste passer à la bibliothèque pour choper un livre un jour où je n'avais pas cours. Donc j'y suis allé sans mon sac, sans rien du tout, je suis rentré dans l'école et là direct il y a eu une professeure, c'est assez marrant parce qu'elle est assez redondante dans mon parcours cette professeure en question. Mais la professeure m'a juste sauté dessus, elle me connaissait pas parce que je ne l'avais pas en tant que prof à ce moment-là, et elle me dit, d'une manière presque policière j'ai envie de dire, « Mais qu'est-ce que vous faites là ? Vous êtes qui ? Vous allez où ? », et moi gentiment « Bah je vais à la bibliothèque, je vais choper des bouquins pour avoir des références pour travailler sur ma BD quoi ». « Ah mais vous êtes vraiment étudiant ici ? Je peux voir votre carte ? ». Je lui ai montré ma carte sans histoire, et c'est marrant parce que cette sensation là je pense qu'il y a vraiment que les personnes racisées qui la comprennent et la ressentent, cette espèce de flicage, ce petit côté « qu'est-ce que tu fais là tu ne devrais pas être ici » c'était vraiment un peu le sous-entendu de la conversation. Ça ça m'avait marqué.

Il y avait une autre fois aussi en terme de flicage, c'était avec un autre professeur pendant un cours, où il y avait vraiment la moitié de la classe qui était sortie parce qu'on était tous sur des ordinateurs pour faire des recherches ou quoi que ce soit, et il me cherchait moi ! Spécifiquement, en me demandant où j'étais, qu'est-ce que je faisais, est-ce que je travaillais vraiment, est-ce que j'étais en train de sécher une partie du cours. Alors déjà ça m'a doublement agacé parce que j'étais plus vieux que la plupart de mes camarades de classe vu que j'ai commencé plus tard les études. Donc c'est un peu bizarre quand t'as 25 ans et que t'as un mec qui te dit « t'étais où, ça fait cinq minutes que je te cherche », alors que toi t'étais juste parti bosser sur l'ordinateur, surtout que c'est toi qui paies [rires]. Et oui voilà il y avait cette sensation de flicage.

J'ai aussi des remarques sur mon physique, alors ça venait de certains élèves mais je ne vais pas me concentrer sur les élèves parce qu'au final, les élèves ça ne m'a pas tant marqué que ça, et j'ai envie de dire, un élève je m'en fous, c'était plus les représentants de l'autorité, les professeurs, l'administration quoi qui sont importants dans les cursus scolaires même si c'est mieux d'être dans un bon environnement mais voilà. Et du coup j'ai eu aussi des remarques sur mon physique, de la part de professeurs, ce n'était pas

des remarques agressives ou quoi que ce soit mais il y avait un peu ce côté, c'est dur comme expression mais c'est vraiment la sensation que j'ai eu en tête, ce côté zoo humain. Parce que le professeur m'a dit, et je cite « ah c'est marrant tes bras ils sont super mous ! Enfin vos bras ils sont super mous c'est assez marrant de venir d'une ethnie en particulier, enfin c'est marrant, c'est fascinant ». Y avait vraiment ce côté, j'analyse la bête quoi. Et c'était très très malaisant, c'était pendant un cours où on devait faire des portraits, chacun devait peindre, on était en binôme et chacun devait peindre la personne avec qui il était. Donc du coup c'était particulier déjà, parce qu'être modèle c'est un travail, il faut accepter de se montrer, voilà d'accepter que son corps soit traité comme objet d'étude entre guillemets, donc on est forcément déjà un peu plus sensible par rapport à ça. Donc ça c'est mes expériences personnelles qui m'ont marqué.

Après il y a toujours cette sensation du « à la première erreur on te fait sauter ». Même si c'est justifié, même si ta colère est justifiée, on s'en fout, on va te faire sauter à la moindre erreur. Tu n'as pas le droit de lever la voix, tu ne peux pas avoir, tu ne peux pas pleurer au milieu d'un cours, tu ne peux pas t'énerver parce que t'es déjà vu comme une personne un peu agressive parce que t'es un homme noir. Donc il y avait cette demande constante, enfin vraiment je leur parlais en marchant sur des œufs. Je n'étais jamais complètement à l'aise, bien sûr pas tous les professeurs j'ai envie de dire, vraiment, pas tous les professeurs, y en avait avec qui ça c'est vraiment bien passé, c'est pas une généralisation mais ça ajoute une charge mentale. Quand t'es malade et que tu dois justifier tes absences parce que t'es malade, moi pendant ma troisième et ma quatrième année j'avais des gros problèmes au niveau du ventre et de l'estomac, j'ai été hospitalisé plusieurs fois, et du coup quand il faut expliquer, justifier ça, ce n'est pas facile quand t'as la sensation qu'on va remettre en question tout ce que tu dis.

[Mélissa Andrianasolo]

Cette sensation que l'on va remettre en cause tout ce que tu dis, c'est un sentiment bien connu de beaucoup de personnes noires. D'ailleurs c'est là-dedans que réside souvent toute la difficulté de témoigner de racisme en France. Parfois il y a un gars qui va venir te faire une blague raciste bien crasse, et là, la plupart des gens reconnaîtront la situation. Et encore beaucoup d'entre eux diront « ça va c'est que de l'humour ! ».

Mais d'autres fois le racisme est plus insidieux. C'est juste une sensation. Il n'y a rien de concret, rien de frontal, et pourtant on sait. Quand quelqu'un vous méprise, quand il ne vous apprécie pas, vous le sentez non ? Et bien, pour les personnes noires c'est la même chose, à force d'expériences racistes, à force de relations humaines bancales, on apprend

à reconnaître les situations. On sait faire la différence entre quelqu'un qui ne veut pas de nous dans un job pour une raison légitime, et quand il y a comme un doute.

En France quand on parle de racisme, le bénéfice du doute va malheureusement plutôt à la personne accusée de racisme qu'à la victime. Et comme le dit Kageri, on est dans le pays du déni.

[Kageri]

On est vraiment dans le pays du déni un peu presque,, à ce niveau-là. C'est « non y a pas de racisme ! Je t'ai pas traité de sale noir donc y a pas de racisme mais par contre entre toi et une personne blanche si ton dossier est juste un tout petit mieux, je vais prendre la personne blanche ». Mais c'est pas du racisme [rires]. Enfin c'est, du coup c'est très compliqué de jongler avec ça parce que ça empêche toute forme d'avancée ! A la limite moi je préfère quelque chose où il y a une vraie confrontation parce que je sais que je suis dans mon droit étant donné que je me bats juste pour l'égalité des droits humains et à ce moment-là on peut vraiment discuter, faire avancer les choses, alors qu'en France y a vraiment cette notion de juste on n'en parle pas, on n'en parle et si t'en parles tu prends juste la tête aux gens donc tais toi.

Alors que, certes j'imagine que c'est chiant d'entendre parler tout le temps du racisme quand t'es une personne blanche, mais c'est encore plus chiant de le vivre ! Donc c'est la frustration, c'est la culture un peu qui fonctionne au ralenti en France. Il n'y a pas de volonté de changement qui est vraiment explicite. Ça commence, ça vient des personnes racisées bien sûr, mais globalement en terme de société y a toujours ce réflexe du « oui mais non moi je suis pas d'accord, j'ai jamais fait ça donc tu l'as pas vécu ! » « oh ça va c'est pas grave ». Qu'est-ce que t'en sais, t'=u n'es pas à ma place ! Tu ne peux pas savoir.

[Mélissa Andrianasolo]

Kageri est plutôt sûr de lui quand il affirme ses expériences du racisme. Je vous le disais plus tôt, je pense que c'est dû à l'âge plus tardif auquel il a commencé ses études, lui permettant d'avoir du recul sur la situation. C'est peut-être également un biais de genre. Mais pour beaucoup d'entre nous cette sensation qui ne passe pas, on a tendance à l'écarter, à être nous-mêmes dans ce déni dont il parle, à ne pas vraiment examiner ce qui nous est arrivé. On passe à autre chose. En fait on n'ose pas vraiment se l'avouer, d'ailleurs on n'a aucune preuve, peut-être bien que c'est de la parano.

Cette hésitation sur la qualification de l'expérience raciste, on la ressent plus dans le

propos de Nocturne.

[Nocturne]

Je pense que, mon expérience, je pense que beaucoup de personnes noires qui sont passées par les études d'art vont avoir des histoires extrêmement brutales. Je suis quelqu'un de très chanceux dans la vie même si on ne dirait pas [rires] après ce que j'ai raconté, mais je suis quelqu'un de plutôt chanceux dans la vie, et généralement j'échappe au plus gros, aux agressions les plus violentes. Pour autant ça a été la première fois où j'étais suffisamment âgée je pense pour vraiment comprendre ce qui se passait, et où j'ai vécu, genre, des, enfin une parce qu'elle m'a vraiment marquée, une remarque raciste frontale de la part d'un de mes profs.

Et ça m'a fait très bizarre [rires] mais c'est beaucoup moins que ce que d'autres personnes auraient pu vivre donc là dessus je me considère plutôt chanceuse. Je pense que le racisme, c'était un peu plus subtil dans le sens où par exemple on était des élèves plutôt divers, en tout cas de la France entière, mais où il y avait clairement un petit groupe de personnes racisées [rires]. On était deux, alors attends, bon il y avait quand même beaucoup de candidats, on était sur les 60 élèves, parce qu'il y avait deux classes de MANAA. Sur les 60 élèves au final, on était trois personnes noires, non quatre puisque l'autre était dans l'autre classe, quatre personnes noires et trois lightskin.

Et on avait tous des... je crois qu'en fait on a tous abandonné maintenant que j'y pense [rires]. Enfin pas abandonné en cours d'année mais dans le sens où, je sais que donc l'une de ces personnes a complètement arrêté les études d'art après, l'autre aussi, et la dernière on était les deux dernières, donc l'autre fille de l'autre classe et moi, on a aussi, en fait on a aussi dû arrêter, on a tous été éjecté du système en fait [rires]. Genre on a fait un an ou on a été délogé par le système lui-même en mode « refus dans les autres écoles » etc. Ou on a juste arrêté parce qu'on avait des problèmes ou d'argent ou que ça ne nous menait nulle part. Et on n'a vraiment pas été aidé. Est-ce qu'après, je sais qu'on a tous morflé cette année-là, et je pense que mon cerveau a aussi un petit peu essayé d'oublier une partie de ce qu'il s'est passé [rires].

Mais donc je ne peux pas te dire comme ça avec certitude qu'on a subi clairement du racisme etc. Mais je pense que c'est n'est pas un hasard si on a tous été évincés de ce système en fait, et si je ne connais personne qui soit pas blanc, qui n'ait pas continué des études d'art.

[Mélissa Andrianasolo]

D'un côté on a Kageri qui nous dit qu'il a la sensation qu'à la moindre erreur il pourrait être éjecter, et de l'autre, on a Nocturne qui se demande si ce n'est pas un hasard que toutes les personnes ayant réussi à poursuivre dans cette voie soient blanches.

D'ailleurs, pour Kageri, ça ne s'est tenu qu'à un fil et il a dû faire preuve d'adaptation, entre guillemets. Entre qu'il a dû se diluer, se lisser, pour pouvoir poursuivre son cursus en toute tranquillité.

[Kageri]

Au delà des notes parce qu'au final les notes on s'en fout un peu, mon travail en particulier, en fait je divise mon expérience vraiment en deux parties : il y a eu la partie licence sur les trois premières années, et après l'année de master, qui sont vraiment deux expériences que je diffère.

Et les premières de licence au niveau de mon travail artistique c'était vraiment compliqué parce que je me retrouvais... Enfin l'école est connue pour être très classique, très très très très très très, j'en rajoute un, très académique, et du coup les professeurs, la plupart sont en plus d'anciens élèves, donc il y a vraiment une espèce d'effet microcosme qui peut être soit plaisant pour certains, personnellement je trouvais ça super angoissant, parce que du coup toutes les personnes, vraiment les trois quarts du corps professoral il vient de cette école, ils ont du coup la manière de faire de l'école, ils ont les références de l'école, et du coup ce sont des références franco-françaises [rires], européennes. Et toi tu arrives avec d'autres références culturelles, des choses un peu plus culture pop, la culture congolaise, des écrits un peu plus, beaucoup plus anglais, beaucoup plus tournés vers le monde anglophone, donc il y avait vraiment une non réception, c'était un peu comme lancer un caillou à la mer, il y avait vraiment une distanciation entre moi ce que je voulais faire et ce dont je voulais parler et ce qui les intéressait eux.

Et leurs références visuelles à eux. Par exemple en bande dessinée, c'est la bande dessinée franco-belge, donc si tu ne fais pas de la bande dessinée franco belge, c'est compliqué quoi. Par exemple j'adore les animés, alors je sais pas si c'est un truc un petit peu de la culture française, ce petit côté un peu snob, on regarde de haut les autres, ce qui est fait à l'étranger, mais par exemple je sais que les animés, les mangas, même si on était de plus en plus à aimer grâce au brassage des cultures, c'est plutôt cool, personnellement j'adore ça, j'ai grandi avec, mais c'est pas du tout quelque chose que tu pouvais mettre en avant. Et espérer être valorisé, pas du tout, parce que ça ne leur parlait pas, c'était une génération avant qui n'a pas grandi avec ça, qui n'a pas connu ça et ça ne leur parlait pas.

Donc c'est un peu dommage au niveau artistique j'ai mis pendant mes années de licence sincèrement de côté ma culture africaine, ma culture aussi afro-américaine parce que j'étais extrêmement influencé par ça, la culture rap, la culture urbaine comme ils disent, j'ai vraiment mis ça de côté pour essayer de, juste de survivre en guillemets parce que chaque année si tu n'as pas assez de bonnes notes, tu sautes quoi. Sauf s'ils t'aiment bien mais moi j'étais assez neutre dans le regard qu'ils pouvaient avoir donc à la moindre erreur, si je pouvais sauter je sautais quoi.

[Mélissa Andrianasolo]

D'ailleurs c'est plutôt drôle que Kageri nous parle d'animes japonais et de la culture manga dans ce qu'il a dû effacer pour se fondre dans la masse, parce qu'en tant que mangaka, Nocturne nous offre une analyse de classe plutôt intéressante à ce sujet.

[Nocturne]

Ok alors ça c'est super intéressant [rires] parce que c'était Fifty shades of white évidemment [rires]. Évidemment ! Oh mais attends ! Et à ce sujet j'ai vraiment une anecdote parce que mon expérience avec l'Académie Européenne de Manga a été extrêmement différente sur beaucoup de plans et je pense à un truc qui l'illustre assez bien. L'Académie Européenne de Manga il faut comprendre que c'est une école qui au départ est basée en Italie et qui par une histoire assez compliquée venait d'ouvrir une branche en France, et donc j'ai rejoint ses cours mais c'était des petits cours. Je crois la première année que j'ai fait on était deux ou trois élèves [rires] et à partir de là ça grandit. Et je me souviens d'avoir vu une conférence, attends, je me souviens d'être allée à une conférence justement où ma professeure de l'Académie Européenne de Manga intervenait, sur justement ces professeurs d'école privée de mangas spécifiquement, ou des gens qui enseignent le manga. Et dans cette conférence qui était animée, enfin qui était pour, comment dire, qui était faite par Eiji Otsuka.

Alors Eiji Otsuka c'est un monument [rires] du manga mais pas en tant qu'artiste, en tant que scénariste. Il a fait notamment MDP Psycho, et Kurosagi. Et donc, il avait invité tous ces gens, ces professeurs d'école d'art, officielles, publiques, etc. certaines privées mais en tout cas ces écoles prestigieuses d'art français. Et il y avait tous ces professeurs d'écoles de manga spécifiquement. Et d'abord arrivent les professeurs des écoles d'art et c'était que des mecs blancs. Que des mecs blancs. Y avait même pas une meuf blanche. Et ensuite on a appelé les professeurs des écoles de manga et là c'était des professeurs noirs, c'était des femmes, c'était des femmes blanches majoritairement, je n'ai pas encore

vu des professeurs femmes noires enseigner le manga, même si on me l'a proposé, ce qui est très touchant, c'était pas le bon moment malheureusement [rires]. Et des personnes arabes aussi. Et de voir ça, ça m'a tellement... là j'ai vraiment compris en fait la fracture qu'il y a entre le monde de l'art avec un grand a, en France, et le manga parce que le manga en fait représente la culture populaire. Et cette culture elle attire beaucoup de gens de backgrounds très très variés, et donc de différentes races et de différents genres, et ça m'avait vraiment marquée cette image de la différence entre les gens qui enseignent l'un et qui enseignent l'autre en fait. Voilà [rires].

[Mélissa Andrianasolo]

Fin de la parenthèse. Pour en revenir à l'expérience de racisme subi par nos deux invités, il y a plusieurs choses assez déterminantes pour elleux.

Pour Kageri, il y a cette sensation d'être toujours sur le fil du rasoir qu'il nous décrit. Cette sorte d'épée de Damoclès prête à s'abattre sur lui au moindre écart. L'écart pouvant être tout simplement tomber malade. C'est quelque chose qui revient souvent dans son témoignage et c'est à mon avis assez caractéristique de la condition d'homme noir.

[Kageri]

Par exemple sur ma première année je suis arrivé, je dessinais, c'est pas passé mais j'étais là tous les jours, j'ai raté aucun cours et puis je sentais qu'ils m'ont donné l'opportunité entre guillemets parce que j'appelle pas ça une opportunité, de redoubler. J'ai refait ma première année, ça se passait un peu mieux ou quoi que ce soit, et puis j'ai eu une appendicite qui s'est aggravée et qui a fait que j'ai été hospitalisé pendant deux semaines pendant les cours. J'ai reçu un appel aussi à ce moment-là me disant « qu'est-ce que tu fous, quand est-ce que tu reviens ? », alors que bien évidemment je les avais prévenus que j'étais à l'hôpital pendant une semaine et demie et que le médecin m'avait dit pendant une semaine de ne pas bouger. Et après ça je suis revenu, j'ai eu des notes, plus que correctes vu que je redoublais donc forcément c'était plus simple pour moi. Et malgré ça, au moment du passage entre la première et la deuxième année ils m'ont mis sur liste d'attente tout en bas ! Et y avait je crois quinze personnes ou un truc comme ça en liste d'attente, et ils m'ont mis en tout dernier en liste d'attente. Et la seule justification logique c'était mes absences liées au fait que j'étais à l'hôpital.

[Mélissa Andrianasolo]

Et ça c'est en plus du fait de subir un traitement différencié de la part du corps enseignant.



Kageri nous parle d'ailleurs du rapport qu'il entretenait avec certains professeurs et l'administration de l'école.

[Kageri]

J'estime qu'on a quand même un assez bon instinct de survie, et par exemple on savait à l'école qu'en fonction de certains professeurs il fallait dessiner ou faire les choses d'une certaine manière. Parce qu'en fait il faut savoir que dans l'école le système de notation est extrêmement important, en première année même si t'es pris en première année en fonction de ton classement tu dégages en fait si t'as pas des bonnes notes, donc vraiment l'avis du professeur est un peu sacré et conséquence de ça c'est que beaucoup vont faire ce qui plaît au professeur ou ne va pas remettre en question tout ce que dit le professeur. Moi je trouve qu'il y a des choses à prendre évidemment, parce qu'il y a l'expérience qui parle, mais y a aussi des choses à laisser parce qu'elles ne correspondent pas à ton profil ou à ce que tu as envie de faire plus tard. Du coup pour nous le fait d'être, voilà un homme noir pouvait faire qu'en fait exactement comme dans la société le rapport avec certains professeurs était un peu plus froid, un peu plus on va dire minimisé. Parce qu'exactement dans la société quand une personne blanche rencontre une personne noire pour la première fois, moi j'appelle ça personnellement avec mes potes on appelle ça le mouvement de recul ou alors le mouvement du sac à main tu sais, la petite vieille qui voit un noir et hop elle tient son sac à main parce qu'il y a tout de suite cette sensation, j'ai l'impression qu'ils ont l'impression d'être mis en danger.

Et quand tu retrouves ça avec des professeurs ça complique les choses. Après il y avait, évidemment je ne dirais pas de solitude parce que je n'avais pas de problème social, enfin j'avais des potes, on s'entendait bien, même si on est quand même mis dans un environnement extrêmement compétiteur, extrêmement fatigant donc socialement ça devient vite un peu épuisant. Mais par rapport aux élèves je n'ai jamais eu de problèmes en étant la seule personne racisée, sachant que je fais partie de la communauté queer, enfin je m'identifie comme queer, je trouve le mot gay un peu réducteur donc je préfère le mot queer maintenant, et même ça n'a jamais posé de problème avec les élèves. Avec les professeurs, l'administration c'était un peu plus, pas de confrontation directe mais je sentais que certains professeurs fallait que j'aie les chercher.

[Mélissa Andrianasolo]

La question de l'agressivité et de la colère perçue par les autres chez les hommes et chez les femmes noires est extrêmement particulière à la négrophobie.

Pour Nocturne c'est sa condition sociale qui a été déterminante dans son expérience en école d'art. Elle l'analyse comme étant un phénomène à l'intersection entre sa classe sociale et la condition noire de sa mère.

[Nocturne]

Là ce serait typiquement le moment de parler d'intersection entre classe et race, parce que la raison pour laquelle je n'avais pas suffisamment d'argent pour me payer une école privée par exemple, c'est parce que ma mère était en galère financière. Et la raison pour laquelle ma mère était en galère financière c'est parce qu'elle est noire, là pour le coup y a vraiment aucun doute possible [rires], parce qu'elle était engagée par une entreprise qui est raciste as fuck, bref, je vais pas donner de détails parce que je vais pas donner de détails sur la vie de ma mère mais voilà !

Et du coup tout ça a eu un impact en fait, parce que pourquoi est-ce que je ne pouvais pas avoir par exemple un enseignement d'art avant d'arriver en MANAA contrairement à tous mes petits camarades pétés de thunes, parce que j'avais pas d'argent ! Pourquoi j'avais pas d'argent ? Parce que ma mère est noire ! [rires] Et genre pourquoi est-ce que je ne pouvais pas habiter dans un super appart, parce que j'habitais avec ma mère du coup, et son conjoint, et dans un appart qui est plutôt grand mais quand t'es en MANAA et qu'on te dit « ouais expérimentez ! Faites des grands formats ! » etc. bon ça a ses limites tu vois en termes de place. Donc pourquoi est-ce que je ne pouvais pas avoir mon appartement à Paris avec tout l'espace que je veux ? Parce que je n'avais pas de thunes !

Et c'est que des trucs comme ça en fait où tu te rends compte que vraiment le monde, dès la MANAA en fait, la MANAA c'est l'épuration entre le moment où on va dégager les gens qui n'ont pas d'argent, qui n'ont pas le bon background, qui n'ont pas les bonnes connaissances, et forcément le fait de ne pas être bourgeois et de ne pas être blanc, ça joue quoi, ça joue énormément.

Et je me souviens de camarades de classe avec qui on discutait et où on se demandait souvent, parce qu'en plus je viens de Mantes La Jolie [rires] donc avec certaines qui n'étaient pas blanches aussi, on se demandait, parce qu'elles viennent aussi de banlieue, on se demandait « vous croyez qu'ils nous ont pris parce que ça faisait bien dans leur école d'avoir des gens qui venaient de banlieue etc ? ». C'était une vraie question tu vois. On se posait la question régulièrement mais donc oui tout ça, ça a joué sur mon burn out mais pas de la manière aussi directe que d'autres personnes pourraient raconter. Je pense que c'est plus complexe, un peu plus complexe.

[Mélissa Andrianasolo]

Du coup, l'une des conséquences directes du racisme subi par les personnes noires, c'est que dans ces conditions il est difficile de s'affirmer en tant qu'artiste.

[Kageri]

C'est un peu compliqué de développer sa patte artistique dans un milieu presque agressif, presque agressif envers toi. T'as un peu la sensation de dessiner avec les menottes à la main, t'es un peu gêné parce que tu ne veux pas trop essayer, tu ne veux pas trop oser, tu n'oses pas justement utiliser naturellement ta culture parce que tu te dis « putain ça va pas passer ! ». Et merde encore une fois j'ai mis beaucoup d'argent dedans donc tu veux que ça passe. Et à la limite t'oublies même pourquoi t'es rentré dans l'école ! C'est assez désagréable et ça du coup c'était la sensation que j'avais pendant toute la licence.

Et après pendant le master... le master d'animation est un peu différent, il y avait beaucoup plus ce côté « ok toi qu'est-ce que tu as envie de faire ? » donc t'as envie de bosser dans quoi, t'as envie de faire quoi, qu'est-ce qui te plaît, qu'est-ce qui t'inspire ? Et du coup c'était vraiment la première fois où je sentais que je pouvais un peu puiser dans mes propres ressources entre guillemets et que je pouvais les mettre sur papier, et à ce moment-là ça a commencé à un peu se décanter.

[Mélissa Andrianasolo]

Que ce soit parce qu'on est bridé dans sa créativité par le poids de la culture légitime, ou parce qu'on est empêché par ses conditions matérielles, ce n'est pas facile d'être un artiste noir en France.

A cela on peut ajouter la peur d'être jugé sur des critères non objectifs. En effet, les professeurs peuvent avoir un regard fétichisant sur le travail des artistes noirs. Nocturne en a fait les frais.

[Nocturne]

Je pense que, outre cette fameuse remarque dont je n'ai pas tellement envie de reparler [rires] mais c'est ce premier truc d'attaque frontale vraiment raciste où je me suis dit « wow ça c'est clairement du racisme et ça vient d'un de mes professeurs », il y avait aussi des trucs plus subtils comme par exemple, comment dire... J'ai souvenir de ce, le point d'orgue on va dire de mon burn out ça a été après avoir cravaché pendant un an et avoir fourni une quantité de travail que j'avais jamais fourni avant, j'avais ce professeur qui devait évaluer notre travail sur toute l'année, et on ne pouvait pas vraiment choisir parce que

tous les professeurs étaient overbookés. Et quand il a vu mon travail en gros il m'a dit que c'était de la merde et que, je n'avais aucun recul sur mon travail artistique, et que tout ce que je faisais n'était vraiment pas intéressant, enfin bref, truc typique de professeur d'art [rires].

Et y a un truc qui m'a marquée c'est qu'après il m'a montré un dessin sur tous les dessins que j'avais fourni, il y avait une vingtaine de carnets, je ne sais plus combien de planches etc., et il me montre un dessin, et c'est un dessin dans un style extrêmement naïf, qui n'est pas du tout représentatif de ce que je fais d'ailleurs, presque enfantin, et il me dit « ça c'est toi, ça c'est vraiment ta personnalité profonde, c'est ce que tu devrais travailler parce que tu es douée là dedans » et je ne sais pas, entre ça et la fameuse remarque que je n'ai pas envie de ressortir... D'une manière générale, la manière dont on était, dont les personnes noires sont vues dans le monde artistique, ce truc de « je t'associe immédiatement à de l'art naïf », entre guillemets m'a laissé un goût un peu bizarre [rires], je me suis longtemps demandé et je me demande encore, si il n'y avait pas clairement, non en fait je suis même convaincue qu'il y avait un biais racial mais voilà. Et c'était plein de détails en fait.

[virgule sonore]

[Mélissa Andrianasolo]

Et après tout ça, après avoir brossé ce portrait du racisme dans les écoles d'art, on peut se demander : que retire-t-on de cet épisode ? Et plus globalement, par rapport aux mouvements de la libération de la parole, de la multiplication des hashtags et des témoignages, que nous apporte cette visibilité soudaine et cette dénonciation des traitements que l'on subi ?

[Kageri]

Je suis tiraillé parce que je trouve que la dénonciation est importante, je ne fais du tout partie des gens qui se permettent de faire un procès de la cancel culture, parce que la cancel culture elle est venue justement parce que les gens qui ont commis des délits, il faut qu'on arrête, si on veut utiliser les bons mots ce sont des délits, le racisme c'est puni par la loi, ne sont jamais condamnés ! Et je parle de ça mais on peut parler de tout, du sexisme, des violences comme ça, elles ne sont que très rarement condamnées. Dans certains cas je crois même que parfois la personne peut être récompensée, j'ai oublié le nom de ce présentateur radio qui avait eu des propos racistes, ça avait créé une polémique et à la rentrée il avait une place dans une émission de CNews.

Donc c'est la frustration et la colère sont complètement justifiées, et le besoin de passer par cet état de dénonciation je pense que ça permet d'enlever une certaine charge, un certain poids qu'on partage tous plus ou moins.

Après je trouve que ça a tendance, ça peut provoquer la sensation de tourner en rond. Oui c'est bien de dénoncer mais j'ai tendance à vouloir me concentrer sur le positif, et vouloir vraiment créer des choses, s'organiser de manière différente, pour créer quelque chose en fait de positif. Oui il y a la dénonciation mais il ne faut pas qu'il n'y ait que ça.

Alors je pense que c'est en train de se mettre en place, parce que les gens qui ont mis en place les comptes, il y a des très bons comptes comme décolonisons l'animation, que je recommande, qui sont très intéressants, et je pense que petit à petit il y a d'autres choses qui se mettent en place. Moi mon but final c'est vraiment qu'il y ait une équité dans les milieux de l'art, en particulier dans le milieu du cinéma et de la culture, et que tout le monde ait la place de raconter ses histoires. C'est tout ce qu'il faut.

Et je pense que l'on est arrivé à un stade où ok c'est bien de dénoncer, mais maintenant on fait quoi ? Est-ce qu'on essaie de créer des studios, des espaces safe space pour les étudiants racisés qui sortent des écoles ? Est-ce qu'on essaie de s'organiser, de créer des systèmes de bourses pour que les gens puissent faire leurs projets ? Parce qu'on est face à des institutions malheureusement qui ne vont pas forcément nous aider, donc c'est un peu à nous de se dépatouiller et d'essayer de faire les choses. Alors je crois que c'est en train d'être fait. Donc balance ton anim je ne suis pas contre, mais évitons de tourner en rond, évitons que ça se transforme juste... il y a aussi ce côté voyeur chez une partie des gens qui suivent ça. Y a juste un petit côté, regarde ce qu'il a vécu, mais derrière il n'y a rien de plus. Et j'ai peur aussi qu'il y ait un peu cet effet, un peu comme les manifestations que le gouvernement autorise, ce petit côté on compte là-dessus pour que les gens aient l'impression que ça y est, ils se sont plaints, ils ont sorti ce qu'ils avaient besoin de sortir, ils ont gueulé un bon coup, fin de l'histoire, maintenant rien ne change mais eux ils sont fatigués, c'est très bien et on continue comme on a toujours fait.

Et j'ai peur en fait que ça ait un peu ce côté-là, les balance ton anim c'est bien mais j'ai peur que ça devienne quelque chose auxquelles les personnes qui continuent de perpétrer ce genre de délit comptent dessus. Que les institutions se disent ouais c'est normal, un énième compte qui a été ouvert dans deux semaines, dans trois semaines, tout le monde aura oublié mais on ne fait rien de concret derrière pour changer ça. Donc voilà, je ne suis pas contre mais il y a d'autres possibilités, d'autres choses à faire mais j'ai confiance, je sens que ça se fait, il faudrait mettre aussi la lumière sur ça, sur les côtés, les choses positives qui ressortent de ça.

[Mélissa Andrianasolo]

Et bien justement, si on passait aux propositions de solution ? Pour Kageri, avoir des professeurs un peu plus divers serait déjà une avancée.

[Kageri]

Je pense que l'important serait vraiment d'avoir davantage de diversité au niveau du corps professoral, juste d'un point de vue technique pour être capable de raisonner avec les différentes cultures des étudiants. Ce sont des écoles qui, les trois quarts, ont été créées pour une population bourgeoise blanche, parce que ça a été créé par des bourgeois blancs. Pendant longtemps moi on m'a souvent dit « pouvoir travailler dans l'art c'est un luxe ». On m'a souvent dit ça dans la famille, c'est vraiment un luxe, c'est une chance et ce n'est pas un caprice parce que là d'un coup ça devient négatif mais c'est vraiment quelque chose où t'as de la chance d'être là et du coup tu arrives tu te retrouves dans un milieu qui n'est juste absolument pas fait pour toi, et c'est incroyablement galère, c'est comme avoir des chaussures trop petites et on te demande de courir le marathon ! Donc c'est assez frustrant donc je pense que davantage de diversité au niveau du corps professoral ça peut aider, ou juste une plus grande ouverture par rapport à différentes cultures. Le monde ne se résume pas à Tintin. Thank God!

[Mélissa Andrianasolo]

Est-ce qu'avoir un professeur noir aurait changé quelque chose pour Nocturne ? Elle est déjà plus partagée.

[Nocturne]

Alors je vais dire un truc, ça aurait changé quelque chose pour moi si j'avais un professeur noir avec des idées de gauche [rires]. Pourquoi je dis ça ? Parce que j'ai eu, alors par la suite, pas en études d'art justement, en études de japonais, j'ai eu des professeurs noirs et, enfin j'ai eu une professeur noire, pour qui j'ai le plus grand respect, mais qui était aussi extrêmement classiste et méprisante envers... en fait le truc si tu veux c'est que, comment est-ce que tu rentres dans ces institutions ? Ça me paraît très difficile de réussir à enseigner de n'importe quel endroit de prestige, sans abandonner une partie de ton âme [rires] quand t'es racisé si tu veux. Et je comprends les gens, en plus si ça se trouve ils ne le font pas du tout de manière consciente ou quoi, mais je comprends la volonté de t'élever et de survivre et de gagner ta croûte et l'envie de prestige, mais je ne suis pas

sûre que les gens qui arrivent à ça, et qui arrivent à ça en ayant les honneurs de l'école en question, soient vraiment des gens en qui tu puisses avoir confiance. [rires]

Je pense que l'on atteint un peu les limites de la solidarité basée sur la race seulement. Après si ça se trouve peut-être qu'il y a quelque part, j'espère pour cette personne, et j'espère surtout pour ses élèves, qu'il y a quelque part un ou une professeur.e noir.e qui soutient ses élèves non blancs, ses élèves noirs, et les élève et les aide, et voilà. Mais écoute je ne suis pas sûre que le seul fait, seulement d'avoir une professeure noire aurait aidé. Après, peut-être, mais j'ai des sérieux doutes, tu vois [rires]. J'ai des doutes.

[Mélissa Andrianasolo]

En revanche, sur l'enseignement en lui-même, sur la façon dont on enseigne l'art en France, Nocturne fait un constat très intéressant. Elle nous explique qu'en fait, on ne t'explique rien. Il te faut les bons codes, les bonnes références, ou alors débrouille-toi tout seul. Une façon très élitiste d'enseigner l'art, finalement.

[Nocturne]

J'ai juste envie vite fait de parler de la manière dont tout ça a été enseigné, parce que c'est un truc qui m'a marquée, je pense que c'est la différence majeure entre les cours que j'ai fait en MANAA et les cours que j'ai fait par la suite, c'est qu'en MANAA c'était enseigné de manière à ce que... on ne voulait pas non plus te brider dans ta créativité donc il fallait que tu découvres comment faire les choses par toi-même. Le problème c'est que c'était noté à la fin [rires] et que les professeurs avaient des attentes, donc ils ne voulaient pas t'enseigner les choses directement, mais ils avaient des attentes sur ton travail et en fait c'était un espèce de jeu, de deviner ce qu'ils voulaient [rires] pour pouvoir avoir une bonne note parce que les notes sont quand même importantes à la fin de l'histoire tu vois. Et ça c'était un peu cauchemardesque parce que du coup il fallait avoir le bon cadre, les bonnes connaissances et si tu ne les avais pas, on n'allait pas te les donner, ou alors on allait te les donner de manière très détournée et ce n'était jamais suffisant ! C'était vraiment très anxiogène cette manière d'enseigner où on ne te dit rien clairement. Ça, ça m'avait rendue un peu... ça a a participé à mon burn out en fait, tout simplement ! [rires]

[Mélissa Andrianasolo]

Et si finalement, ce n'était pas vous, étudiants et étudiantes en art, qui pouviez avoir un impact sur tout cela ? En ne vous limitant pas, en restant qui vous êtes, en faisant ce que

vous avez envie de faire.

[Nocturne]

Un des trucs qui m'a marquée c'est que quand j'ai commencé justement à l'Académie Européenne de Manga. Donc ma professeure est une femme blanche qui enseigne, qui a appris... son enseignement vient directement des professeurs japonais parce qu'elle a étudié elle-même au Japon, et de la main de mangakas japonais.

Et premier cours, on commence à dessiner, et moi ça faisait déjà un moment que j'étais dans cette idée de représentation des personnes noires, et du coup première chose que je dessine ce sont des personnes noires. Et là ma prof a un bug, [rires], ça me marque parce que c'était vraiment très... elle se pose à côté, elle regarde mon dessin et fait « ah c'est très bien ! » et puis elle a une pause, et elle repart à son bureau pour me laisser bosser, elle sort une feuille, et toute l'après-midi elle l'a passée à dessiner des personnes noires, avec différentes coupes de cheveux, différentes formes de visage etc. Et en fait, et elle m'en a parlé après, j'ai rien dit sur le coup parce que je suis une jeune fille polie [rires] mais ensuite elle m'en a parlé et elle m'a dit « mais tu sais que ce jour-là tu m'as vraiment fait avoir une réalisation que c'était aussi une possibilité et qu'il serait de bon ton quand même aussi d'enseigner ça et que depuis le temps quand même que je donne ces cours et depuis le temps qu'on m'a appris etc., la question ne s'était en fait jamais posée », et du coup-là j'étais vraiment la personne qui lui a fait avoir un déclic en mode « OMG ! », pas OMG les noirs existent [rires], OMG il faut penser à comment représenter les personnes noires.

Et c'est vrai, c'est vraiment un truc qui m'a d'autant plus marquée que quand le cours s'est étendu et qu'on a eu de plus en plus d'élèves, et que parmi ces élèves il y avait d'autres femmes noires, un truc qui m'a marquée c'est que moi je me dessine, enfin je me dessinais et je dessinais des personnages noirs avec des traits noirs, des coiffures, des cheveux etc., qui sont identifiables comme noirs immédiatement, et que les autres meufs du groupe dessinaient des personnages ou qui étaient carrément blancs, enfin blancs, qui étaient white passing on va dire, ou qui n'étaient pas identifiables comme noirs, il n'y avait pas de traits noirs, mais parce qu'à aucun moment de leur enseignement ça a avait été une option ! Et cette expérience m'a vraiment marquée sur plusieurs plans.

[Mélissa Andrianasolo]

D'ailleurs c'est aussi ce que vous conseille Kageri.



[Kageri]

Par rapport aux élèves, les conseils que je peux donner aux propres élèves c'est ne pas renier ou étouffer sa culture dans le but de plaire, ce qui est une chose que je dis aux personnes racisées mais je pense que ça s'applique à tout le monde, parce que c'est une force. C'est une différence du coup dans ce milieu-là, mais c'est aussi une force, qui va nourrir ton art, qui nourrit l'art de manière générale, et il ne faut pas hésiter à parler de choses qui te tiennent à cœur parce que le stylet va glisser beaucoup plus facilement sur la tablette quand tu dessines quelque chose qui te plaît sincèrement et qui te parle et qui résonne au niveau de ta culture.

[Mélissa Andrianasolo]

Alors ça peut paraître évident dit comme ça, mais pour les personnes noires ça ne l'est pas, parce que notre expérience est systématiquement vue comme spécifique. Nous n'avons pas le droit de prétendre à l'universel. Avec Kageri on vous le dit, prenez ce droit ! Nos histoires sont aussi universelles.

[Kageri]

On est souvent accusé de communautarisme. Dès qu'un artiste noir fait des œuvres qui sont centrées sur des personnages noirs ou qui se passent en Afrique, on est directement taxés de communautarisme, alors que pas du tout. Moi ce que je fais c'est pour tout le monde. Alors oui certes ça va davantage résonner chez une personne noire parce qu'on a la même culture, mais moi je ne regarde pas que des films où il y a des personnages noirs. De toute façon tu n'as pas le choix on grandit dans un monde où on commence à peine à être un peu représenté mais avant ça se limitait à Will Smith quoi, et voilà les rôles qu'il avait Will Smith.

Donc si moi j'arrive à regarder un film qui se passe aux États-Unis à Wall Street ou au Japon et que j'aime beaucoup ça, parce que ça ne me pose pas de problème de découvrir de nouvelles cultures, je ne vois pas en quoi l'inverse n'est pas possible. On en a déjà parlé de toute façon mais personne ne s'est jamais plaint que les artistes japonais, que les animés soient complètement imbibés de la culture japonaise, personne ne les a jamais taxés de communautarisme ou leur a demandé de faire quelque chose de plus occidental, ça n'a jamais posé le moindre problème.

Ou même au niveau d'un réalisateur précis, c'est tout le temps l'exemple que j'ai en tête mais par exemple Martin Scorsese, les trois quarts de ses films tu sens que oui il a grandit avec la culture italo-américaine, que c'est un New-Yorkais pur et dur, et les trois quarts les

personnages ont tous cette vibe-là. Mais à aucun moment on a dit « ouais Scorcese tu fais chier, parle d'autre chose ». Donc je ne vois pas pourquoi on imposerait ça aux artistes afros en fait.

Après ma petite théorie personnelle, je pense c'est que souvent du coup les œuvres noires, comme n'importe quelle autre œuvre, partent, sont basées sur du vécu, et que le vécu dans l'histoire noire souvent les personnes blanches n'ont pas le beau rôle, en même temps c'est l'histoire. Et donc du coup peut-être qu'il y a une gêne par rapport à ça je ne sais pas, c'est possible, peut-être qu'il y a une gêne que la personne se sente mise en porte à faux ou mal à l'aise parce qu'elle est face à une œuvre qui parle du racisme. Enfin personnellement je n'ai pas de compassion à ce niveau-là, ça me fait un peu rire même presque mais ça peut expliquer le pourquoi dès que c'est une œuvre centrée sur les personnes noires tout d'un coup c'est « ah c'est communautaire, ah c'est pas pour nous ». Et je trouve ça assez étrange, j'avoue que ça c'est un mystère blanc que je n'ai pas encore résolu [rires].

[Mélissa Andrianasolo]

Et c'est un mystère qu'on n'essaiera pas de percer, parce qu'ici on se concentre sur nous-mêmes.

[Kageri]

Je pense moi, enfin personnellement c'est sur ça que j'ai envie de me concentrer. Je comprends la colère, je comprends la frustration mais je suis vraiment plus dans une vague, dans une envie, « tu sais quoi, s'ils veulent pas qu'on soit à leur table, et bien vas-y c'est pas grave on va créer la nôtre ». On va se débrouiller, on va faire nos choses et ça va être bien. Et il y a tellement de talent, tellement de potentiel inexploité chez ces personnes dont on ne donne pas la possibilité de s'exprimer et moi je suis vraiment plus dans cette vague là, j'ai vraiment envie de voir plus de réalisatrices, de voir plus de réalisateurs racisés juste parce qu'il y a vraiment un vivier d'idées complètement inexploité.

C'est pour ça que j'aime beaucoup l'afrofuturisme parce que la science fiction on peut avoir l'impression qu'on a un peu tout vu, que ça se limite à Nolan mon dieu, vraiment y a cette sensation. En tout cas moi je l'avais pendant un moment que la science fiction on avait un peu fait le tour, alors que c'est vraiment quelque chose que j'adore, et puis en fait j'ai découvert un peu du coup l'afrofuturisme via les écrits, parce que c'est un mouvement qui n'a pas été trop mis en scène, à part Black Panther mais bon c'est pas vraiment une

œuvre afrofuturiste, mais c'est un autre débat [rires].

Et en fait tu te rends compte de toutes les possibilités, de toutes les idées au niveau des auteurs, de tout ce qui n'a pas encore été mis sur écran, et je me dis mince quoi ! Non tout n'a pas encore été raconté. Donc moi je suis vraiment dans une optique, dans une envie plus d'utiliser tout ce talent-là et de faire en sorte qu'il soit exposé.

[Mélissa Andrianasolo]

Et c'est sur ces paroles pleines d'espoir, de projets et de foi en l'avenir que j'avais envie de vous laisser. Je crois que ce n'est pas naïf d'affirmer que nous devons rester nous-mêmes, que nous ne devons pas nous renier, et qu'il n'y a qu'en ayant confiance en nos propres ressources que l'on se tirera vers le haut. Parce que quand même ce serait dommage qu'on finisse tous comme ça :

[Nocturne]

L'objectif c'est ouais libère ta plume etc mais en fait ils veulent tous que tu dessines comme Bastien Vivès tu vois [rires] ! Du coup au final t'as que des gens qui dessinent comme Bastien Vivès ! [rires] Anyway...

[Mélissa Andrianasolo]

Je remercie Nocturne et Kageri pour ces échanges. Si vous souhaitez les suivre, je mettrai leurs réseaux sociaux dans la description du podcast : @kager.i sur Instagram et @nocturneaeros sur Gumroad pour suivre son manga.

La Couleur de l'Art est produit par La Clameur Podcast Social Club, une association qui défend un modèle économique, social et solidaire du podcast. Autrice : Mélissa Andrianasolo, productrice : Pauline Moszkowski-Ouargli, montage et mixage : Hugo Uberti, générique : Bob Andria.

Merci à Laura Nsafou et l'Afrolab pour leur accompagnement à l'écriture de cet épisode. Vous pouvez retrouver La Couleur de l'Art sur Facebook, Twitter, et Instagram @lacouleurdelart tout attaché. A très bientôt !